

Le catalan ‘turó’ et les dérivés romans du mot prélatin ‘*taurus’

Dans ses *Orígenes históricos de Cataluña*, mine presque inépuisable de renseignements de toute espèce, souvent excellents, sur les choses et les mots de la Catalogne, Balari consacre plusieurs pages au substantif *turó*. «Es bastante general — dit-il — en Cataluña el nombre *turó* que se da a la cima o cumbre de la montaña que presente una forma más o menos cónica y en este concepto es sinónimo de *toçal* en su significación primitiva.»¹ Et, après des considérations étymologiques sur lesquelles nous reviendrons, il finit par dire que «muchas son en Cataluña las cumbres que han recibido un nombre especial agregando a la palabra *turó* un adjunto atributivo, como ocurre con una de las altas cumbres del Montseny conocida por *Turó del home*.»²

Le mot *turó*, en effet, est d'usage courant en catalan. Labernia³ et Escrig⁴ le donnent dans leurs dictionnaires, et le premier signale même le diminutif *turonet*, avec le sens de «cerrejón». Mais ce n'est peut-être pas seulement dans cette région orientale de la péninsule ibérique que le mot se rencontre : on le retrouve, semble-t-il, avec une signification un peu différente, en asturien, où *turrón* a le sens de «hartes Erdklumpen» (Ake), en galicien, avec *torrón* «terrón ya sea de tierra, de azúcar o de otra substancia» (Piñol) et *torroeira* «montón de tierra para varios servicios»; et le dialecte portugais de Tras os Montes a le mot *torrinheira* «mon-

1. J. BALARI Y JOVANY, *Orígenes históricos de Cataluña*. Barcelona, 1899, p. 60.
2. J. BALARI, *op. cit.*, p. 62.
3. P. LABERNIA Y ESTELLER, *Diccionari de la llengua catalana*, vol. II, p. 678.
4. J. ESCRIG Y MARTÍNEZ, *Diccionario valenciano-castellano*. Valencia, 1887, p. 1173.

tazito de pedras soltas, de ternaz, no campo por entre as quaes chegam a escouver-se coelhos».¹

Ce sont vraisemblablement là des traces sporadiques d'une racine identique à celle qui est à la base de *turó*. Mais ces traces sont infiniment plus nombreuses dans la région pyrénéenne située immédiatement au nord de la Catalogne : Joanne signale le mot *Turon* et dit que c'est là un terme du glossaire géographique des Pyrénées centrales, synonyme de «tertre, monticule, motte de terre, rocher arrondi» et parfois de «*tumulus*» et de «*redoute*». «Dans les hautes régions pyrénéennes — continue-t-il —, il est plus particulièrement employé pour désigner une saillie rocheuse plus ou moins isolée, ou plus ou moins séparée de l'ensemble d'un massif montagneux.»² Et il termine en mentionnant les diminutifs *Turonet* et le féminin *Turonette*, ainsi que *Turouncoulet* et *Turouncoulette*, doubles diminutifs de *Turon*. D'après Joanne toujours, nous trouvons un *Turon* dans les Hautes-Pyrénées, commune d'Ar-cizar-Adour; un *Turon* de Halla (2,401 m.) dans le même département; un *Turon del Pouy* (1,805 m.) dans la Haute-Garonne; un *Turon déous Cristâous* (900 m.) dans les Basses-Pyrénées; un *Turon* de Subéryéous (1,550 m.), un *Turon* de Néouvielle (3,056 m.), un *Turoun* (commune de Lomné) dans les Hautes-Pyrénées encore, et un *Turonet de la Lauda* (1,591 m.)³ dans les Basses-Pyrénées enfin. En un mot, d'après Joanne, ce sont ces deux départements des Hautes et des Basses-Pyrénées qui contiennent le plus grand nombre de sommets ou d'endroits désignés par ce nom.

Nous sommes déjà en domaine provençal. Et de fait Mistral signale le mot *turoun*, *turon* en languedocien, en gascon et en béarnais : il le définit comme désignant un «monticule aplati au sommet, mamelon arrondi, butte, dans le haut Languedoc».⁴ Il ajoute que le *Turon* est le «nom des anciens camps retranchés que le peuple attribue aux Maures, dans le Béarn». Un peu partout dans le sud de la France, d'après Mistral, on rencontre des dérivés et des diminutifs du mot : *turonet* «petit monticule, tertre»; *turras*, *turrall*,

1. *Revista lusitana*, t. V, p. 107.

2. P. JOANNE, *Dictionnaire géographique et administratif de la France*, t. VII, p. 5008.

3. P. JOANNE, *op. cit.*, t. VII, pp. 5008-5009.

4. MISTRAL, *Dictionnaire provençal-français*, t. II, p. 1065.

en toulousain, «grosse motte de terre»; *turrassèl*, *turrassou*, en Languedoc, «petite motte de terres»; *turril*, *turrot*, «petite motte», dans l'Aude; *turro*, *turlo*, s. f., «motte de terre» en Languedoc et en Gasconie, «grand tas» en Guyenne; *tourado*, s. f., «remblai, chaussée, élévation de terrain, langue de terre qui sépare un étang d'un autre, presqu'île située entre deux marais», à propos duquel il mentionne le nom de lieu *Les Thorades*, près de Graveson (Bouches-du-Rhône); *toural*, *taural* (Auvergne), *tural* (Dauphiné), «élévation de terre qui sépare deux héritages, tertre, monticule, talus d'un champ, lit de gazon», en Languedoc; *touret* «butte, monticule aplati au sommet, petite éminence».¹ De son côté, Azaïs donne également le biterrois et toulousain *turro*, «motte de terre, motte de gazon», ainsi que *toural*, *touret* «tertre, monticule, petite élévation de terre, lit de gazon». L'un ou l'autre de ces mots se rencontrent déjà dans textes anciens : M. Pansier signale *torada*, s. f., «coteau, colline, monticule» dans un texte de 1393,^² et E. Levy donne ce même *torada* avec le sens de «*Bodenerhöhung, Anhöhe*», ainsi que *toral*, «zur Abgrenzung von Feldern und Weinbergen dienender Erdaufwurf», sens que ce mot a entre autres dans l'exemple cité, «... se vira (per) le drech *toral* da la vigna de Peyre de Tresanes...»,^³ et *turon*, *turon* «*Hügel, Anhöhe*», dont il mentionne de nombreux exemples.

Les autres sources de renseignements que nous avons à notre disposition, pour la moitié sud de la France, ne font que confirmer les données fournies par Mistral et par Azaïs. D'après l'*Atlas linguistique de la France*,^⁴ le point 746, Belmont, au sud de l'Aveyron, a *turdl*; le point 857 de la Drôme, soit Luc-en-Diois, *twqr*; les points 766 et 767 de l'Hérault, soit St.-Pons et Nissan, *turd*, au sens de «tertre, monticule».^⁵ Les dictionnaires locaux ou régionaux signalent *turou* «tertre» en béarnais, *turon* «monticule aplati au sommet» (Lespy et Raymond; Cordier) et son diminutif *turonet*

1. MISTRAL, *op. cit.*, t. II, pp. 1009-1010 et 1065-1066. A la page 1065, il donne en outre le verbe *turreja* qui signifie, dans l'Hérault, «former des mottes, en parlant de la terre qu'on laboure».

2. P. PANSIER, *Histoire de la langue provençale à Avignon du XII^e au XIX^e siècle*, t. III, p. 167. Avignon, 1927.

3. E. LEVY, *Provenzalischs Supplement-Wörterbuch*, t. VIII, p. 977.

4. E. LEVY, *op. cit.*, t. VIII, p. 311.

5. J. GILLIÉRON et E. EDMONT, *Atlas linguistique de la France*, carte n° 1908, TERTRE, MONTICULE. Pour des raisons typographiques, je suis forcé de simplifier et de transformer la graphie adoptée par Gilliéron.

en Lavedan (Cordier). A l'autre extrémité de la Provence, dans la région de Barcelonette, nous avons *touràl* «partie transversale de terrain inculte et en pente, séparant deux champs, en montagne» (Fours);¹ la Haute-Ubaye connaît le mot *touàr* «bord gazonné d'un champ; billote de bois»;² et des lieux-dits du canton de Barcelonette s'appellent *la Toure*, *lou Touràis*, *sous lou Touràl*, *lous Touràls*, *lou Tourarét*, *Tourant*, *Tourèlla*, *las Tourres*, *lou Tou-ròunt*.³ Parmi les noms de montagne de cette région, signalons encore le *Thuron*, sommet du Champsaur, sur la crête du Lingustier, dans les Hautes-Alpes,⁴ et le *Tourillon*, sommet situé sur la crête qui, se détachant de la chaîne frontière des Trois-Évêques, sépare les bassins de l'Ubayette et de la Tinée, à la limite des Basses-Alpes et des Alpes-Maritimes : le sommet en question se présente comme un prisme aux arêtes verticales surmonté d'une pyramide peu aiguë.⁵

Un peu plus au nord de la région examinée jusqu'ici, l'*Atlas linguistique*, à la carte TERTRE toujours, donne *turo* au points 801 et 809, St.-Éloi-aux-Mines et Ambert, dans le Puy-de-Dôme, et *tæro* dans le département du Rhône au point 908, soit à Cours. Par ailleurs, *Thuret* est un village de l'arrondissement de Riom (Puy-de-Dôme), sur le penchant d'une colline.⁶ Le patois de Vinezelles a lui aussi le mot *turō* «tertre» (Dauzat); *tureau* a dans le vocabulaire lyonnais de Cochard la signification de «colline arrondie allant en pointe», c'est-à-dire, selon Nizier du Puitspelu, de forme conique;⁷ les parlers du Centre, d'après Jaubert, connaissent *teu-raillon* et *teure*; dans le Bourbonnais, selon Choussy et Duchon, on trouve les mots *turrote* et *turreau* «monticule», *turrail*, *turau*, *teureau*, *teurau* «butte». Et l'*Atlas linguistique* donne *turo* dans

1. F. ARNAUD et G. MORIN, *Le langage de la vallée de Barcelonette*, p. 142. Paris, 1920. Il convient d'écartier le mot *touroun* «source, fontaine», connu à Fours également. Comme je le montrerai prochainement, il faut rapprocher ce *touroun* de *touloun*, *touroun* donné par Mistral, *op. cit.*, t. II, p. 1004, et y voir un TELONE (cf. *op. cit.*, *loc. cit.*, les formes *Touloun*, *Touroun*, pour *Toulon*, *TELO MARTIUS*).

2. F. ARNAUD et G. MORIN, *op. cit.*, p. 165.

3. F. ARNAUD et G. MORIN, *op. cit.*, p. 231.

4. P. JOANNE, *op. cit.*, t. VII, p. 4867.

5. P. JOANNE, *op. cit.*, t. VII, p. 4914.

6. P. JOANNE, *op. cit.*, t. VII, p. 4867.

7. PUITSPELU, *Lyonnais Tureau, provençal Tor*. *Revue des langues romanes*, t. XXXII, p. 613 (1888).

tout le département de l'Allier, sauf au point 800. Dans le Morvan, nous avons *autureau* «élévation de terre, monticule, talus, ados dans un champ, etc.», *teurelée* «petite élévation de terre», *teureau* «élévation de terre, monticule, colline» (Jaubert); et ces mots se retrouvent sous la même forme, ou presque, ailleurs dans le département de l'Yonne : d'après les glossaires de Cornat et de Jossier, on a *tureau* avec le sens de «tertre, éminence, berge, talus, etc.», *teurlée*, *turlée* «butte, dépôt de terre plus ou moins élevé, au haut d'un champ», *theurée* «monticule, tas, monceau», *theureau* «élévation, hauteur, montagne». Simonet donne, pour Uchon, *teurot* «montagne» et *teurai* «monticule», et à Chatel Censoir *teurlée* a également le sens d'«amas de terre».¹ Dans le lexique toponymique, le *Toureau des Grands-Bois* désigne un sommet du Morvan, dans le département de la Nièvre, point culminant, à 804 m. d'altitude, de la ligne de crêtes dont fait partie le Gros-Mont;² le nom de *Thureau de Bard* s'applique à une forêt du département de l'Yonne dans l'arrondissement d'Auxerre, au cœur d'un massif situé sur la rive droite de l'Yonne;³ et, d'après Jaubert,⁴ la même dénomination se retrouve assez fréquemment dans le Morvan : on a par exemple *les Teuriaux*, *le Teureau-de-Geai* dans les communes de Villapourçon et de Remilly, *le Theureau-de-la-Roche* sur un des plateaux du Beuvray, *les Thureaux*, dans les communes de Varennes et de Ciez, et d'autres encore.

A l'ouest de la France, dans le département des Deux-Sèvres, existe *le Tureau*, dans la commune de Sainte-Blandine.⁵ Le patois poitevin, par ailleurs, connaît le mot *tureau* «tas de terre, petite élévation du sol» (Levrier), *turau* «petit tas de pierres, de terre» (Beauchet-Filleau); le vendômois a *teuriô* «petites moyettes» — sens plus spécialisé —, d'où le verbe *enteurioler* «mettre les gerbes en tas»⁶ (Thibault). Le Haut-Maine a *tret* «petite butte naturelle ou artificielle» (Montesson), et le Bas-Maine *turè* «tertre, petite butte» (Dottin). Et Beszard, signalant une forme appelée *les*

1. *Bulletin de la Société ... de l'Yonne*, vol. 34, p. 174.

2. JOANNE, *op. cit.*, t. VII, p. 4914.

3. JOANNE, *op. cit.*, t. VII, p. 4866.

4. JAUBERT, *Glossaire du Morvan*, p. 835. Paris et Autun, 1878.

5. JOANNE, *op. cit.*, t. VII, p. 5007.

6. Sur ces deux mots, cf. D. BEHRENS, *Beiträge zur französischen Wortgeschichte und Grammatik*, pp. 267-268. Halle a. S., 1910.

Thurets à Courdemanche, ajoute que ce nom de lieu est assez fréquent¹ dans cette région.

Entre la Loire et le Rhône, maintenant, outre les exemples du Morvan mentionnés plus haut, nous avons, d'après l'*Atlas linguistique*, *turo* au point 906, soit Vindecy (Saône-et-Loire), et, comme je l'ai déjà dit, *toro* au point 908 (Cours; Rhône). Aux Fourgs existe le mot *touriau* «montagne peu élevée au pied de laquelle est bâti le village» (Tissot), et à la Grand' Combe (Doubs), *tôrè*, *toré d tar* signifie «motte de terre; portion de terre dans le jeu des portions» (Boillot). Le mot n'est peut-être pas inconnu non plus à l'Ain : outre le *Thorel*, ruisseau, affluent du Sevron, nom qui sans doute a une autre origine, Philipon mentionne le *Petit Thorel*, écart de la commune de Prémillieu.²

En Savoie et en Suisse romande, si le mot ne fait plus partie du lexique courant, il n'en est pas moins attesté par la toponymie. M. Marteaux a étudié le nom du *Thoron* savoyard, qui domine Talloires, et il a dit à ce propos que «ce mot est fréquent dans les Hautes-Alpes, sous la forme Toron ou Tourond. En Haute-Savoie, dans la commune de Cravans-Sales, *Thoron* est également le nom d'une colline; de même à Fillinge, et c'est probablement ce dernier que désigne un *Thoron* mentionné en 1275 par les *Mémoires de la Société d'Histoire de Genève*, XIV, n° 157.³ Pour la Suisse romande, Jaccard⁴ mentionne les noms de lieu *Torry*, hameau des alentours de Fribourg, situé sur une colline arrondie, qui d'après lui aurait été orthographié *Thorel* en 1300 et 1322, *Torel* en 1431, et *Torry*, pâturages à Cerniat (Gruyère), situés eux aussi sur une éminence

1. L. BESZARD, *Etude sur l'origine des noms de lieu habités du Maine*, thèse de Nancy, 1910-1911, p. 170. Paris, 1910. Il dit encore que «ce nom semble se retrouver dans le Bas-Maine; il existe en effet dans la Mayenne sous la forme *Thuré*: la ferme de Thuré (Changé, Laval), avant 1188 *Teurei*. le domaine de Thuré (La Bazouge-des-Alleux, Mayenne), en 1235 *Tuiré*. Mais ce sont là certainement des noms de lieu en -acum, des *Tauriacum* ou des *Turiacum*: cf. W. KASPER, *Etymologische Untersuchungen über die mit-acum, -anum, -ascum und -uscum gebildeten nordfranzösischen Ortsnamen*, pp. 171-172. Halle a. S., 1918.

2. E. PHILIPON, *Dictionnaire topographique du département de l'Ain*, p. 430. Paris, 1911.

3. *Revue savoisienne*, 55^e année, p. 185 (1914); compte-rendu de la séance de l'Académie florimontane du 2 décembre 1914.

4. H. JACCARD, *Essai de toponymie*, Mémoires et Documents p. p. la Société d'histoire de la Suisse romande, 2^e série, t. VII, p. 466.

arrondie, *Tourel* en 1426.¹ Ailleurs, il signale la présence de toute une série de noms de lieu *Le Teurre* (*Theure* ou *Theurre*), *Theureux*, *Theurillate*, colline et maison aux Breuleux, *Teurillon*, *les Theux*, trois crêts arrondis à Pâquier (Neuchâtel), *Teureaux*, localité à Bex (Vaud), *Toré*, colline arrondie à St.-Ursanne, en *Tauré*, au *Turé*, localité à Conthey (Valais).² Il n'est pas impossible non plus qu'il faille mentionner ici les *Turin*, assez nombreux en Suisse romande : M. Muret a déjà parlé d'un *Turin* ou *Thurin*, lieu dit de la commune de Salins, près de Sion, *Taurino* au XI^e siècle, *Torino* vers 1250, *Thourins* en 1278; *Turin*, nom d'une partie de l'alpage de Chaland d'Ayent (Valais) : et les lieux dits *Thorin* à Macconnens et à Villaz-St. Pierre (Fribourg) ont peut-être la même origine,³ ainsi que *Torins*, hameau d'Ormont-dessus (Vaud), *Thorins* ou *Torrins*, hameau de Marsens (Fribourg), *Thorin*, hameau de Praroman (Fribourg), placé sur le flanc d'une colline. Il faut y ajouter vraisemblablement *Torin*, écart de la commune de Pontey, près de Chatillon (Vallée d'Aoste).

A Montbéliard, le mot s'est conservé aussi dans le lexique toponymique : *ture*, d'après le Supplément de Contejean, est le «nom d'une colline abrupte qui domine le pays de Chagey...». Plus à l'ouest, à Messon (Aube), *tüza* a le sens de «talus, tertre, remblai».⁴ A Clairvaux (Aube), *turot* a la signification de «sommet aride et pierreux, tas de pierres amassées dans les champs, les vignes, etc., provenant de défoncements ou de l'épierrage des propriétés voisines; reste de vieux mur éboulé» (Baudouin). A Formerie (Oise), *turieu* signifie «monticule, rideau de terre» (Gellée); dans l'Artois, *turet* existe avec le sens de «monticule» (Corblet). Et l'on trouve le mot jusqu'en patois boulonnais : *turez* «éminence, monticule» (Haigneré).

1. J. GUMY, *Regeste de l'abbaye de Hauterive*, n° 1828, p. 658. Fribourg, 1923. J'ai signalé cette forme, et je l'ai rapprochée des formes du vieux-français et du provençal, dans un article intitulé «Histoire de quelques pâturages : les possessions du monastère d'Hauterive au pays de Charmey», *Revue d'histoire ecclésiastique suisse*, vol. XX, p. 58 (1926).

2. H. JACCARD, *op. cit.*, p. 459.

3. E. MURET, «De quelques désinences de noms de lieu particulièrement fréquentes dans la Suisse romande et en Savoie», *Romania*, t. XXXVII, pp. 44-45 (1908).

4. GUÉRINOT, «Notes sur le parler de Messon», *Revue de philologie française*, t. XXIV, p. 172 (1910). Ce dialecte fait passer à z tous les r intervocaliques : cf. GUÉRINOT, *art. cit.*, *Revue...*, t. XXIII, p. 253 (1909).

Le vieux français connaissait les formes *turel*, *tureau*, *thurel*, *turet*,¹ *toron*, *tolon*,² qui toutes ont le sens de «colline, éminence». Du premier, Godefroy cite entre autres un exemple picard de 1302, et un autre tiré du *Champion des Dames*, de Martin Le Franc; du second, il donne une mention provenant de la *Voie de Paradis*. On peut ajouter que le mot a été employé aussi par Rutebeuf. Quant au troisième, il l'a retrouvé en particulier deux fois dans *Guillaume de Palerne* et dans la *Conquête de Jérusalem*. A propos de *turel*, le même auteur cite, outre certaines formes patoisées, deux noms de lieu : *le Turreau*, à Coussay-les-Bois (Vienne), et *Turiau de Beaurenard*, localité élevée entre Nérondes et Feularde (Cher).

Voilà pour le domaine français. Immédiatement au sud des Alpes, aux environs de Carona (Tessin), nous trouvons le nom de lieu *Torello*, en dialecte *turēl*, que M. Gualzata³ tire, ou de *TAURELLU pour TAURULU, ou de TURRIS. Plus à l'ouest, dans la région de la Vallée d'Aoste, où nous avons déjà trouvé un *Torin*, le mot paraît se rencontrer fréquemment dans la toponymie montagnarde, quoiqu'il ne soit pas facile de séparer exactement ce qui appartient à notre mot et ce qui peut provenir de TURRIS. Toutefois, c'est bien dans la parenté de *turō* qu'il faut ranger, semble-t-il, le *Piano del Turo* (2,117 m.) au sud de Fontainemore, la *Tura*, chalets à 1,720 m. d'altitude, sur les pentes du Mont Mars, *Thouraz*, village sur un promontoire, à 1,600 m. environ, au nord de Sarre (Aoste), *il Torro* (2,509 m.), à l'est d'Alagna Valsesia, le *Torretto* (3,000 m. environ), au sud-est de Lillaz. En Piémont, nous avons la *Tourra* (1,617 m.), à l'ouest de la Certosa di Pesio, la *Trucca della Turra* (1,756 m.), près de Frabosa soprana, le *Tour Real* (2,877 m.), au nord-est de Pontechianale, le *Bric Torrazzo* (440 m.), à l'ouest de Sommariva Perno, près de Bra, et d'autres encore peut-être : tous ces noms sont d'ailleurs localisés dans la région des Alpes, et forment la continuation, sur l'autre

1. GODEFROY, *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, t. VIII, p. 107.

2. GODEFROY, *op. cit.*, t. VII, p. 763. Cf. également, pour les formes latinisées *toro*, *turonus*, *torus*, *turo*, *turonus* (*collis cacuminatus et rotundus*), DU CANE, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, t. VIII, p. 132. Niort, 1887.

3. M. GUALZATA, *Di alcuni nomi locali del Bellinzonese e Locarnese*, thèse de Fribourg, 1924, et *Biblioteca dell'Archivum romanicum*, ser. II, vol. 8, p. 69.

versant, de l'aire du mot dont nous avons constaté l'existence en particulier dans le département des Hautes-Alpes.

Mais ni en Piémont, ni dans le reste de l'Italie septentrionale, ce mot ne s'est conservé dans le lexique courant. Dans cette même Italie septentrionale, d'ailleurs, en dehors de ces quelques points du Piémont, les noms de lieu apparentés à *turó* sont plus que rares, si même ils existent : ce n'est qu'en hésitant, en effet, que je mentionne ici *Torella nuova* (et *vecchia*), dans la commune d'Imola; *Torelli*, près de Sale Monferrato (Alexandrie); *Torello*, près de Cornale (Pavie) et *Torello*, sur territoire de la commune de Marmora (Cuneo).¹ Au sud des Apennins, en Ligurie, en Toscane, en Ombrie, le mot se fait plus rare encore, si c'est possible, dans le vocabulaire géographique de ces régions. M. Battisti² a bien signalé l'existence de *Tora*, *Taura* dans un texte de l'an 910, comme hydronyme de la région pisane, et des dérivés *Toraglia* et *Torale* : mais je ne pense pas que ce nom de cours d'eau doive être rapporté à la même racine que le catalan *turó*. Quant à *Tuori*, que l'on rencontre plusieurs fois dans le bassin de l'Arno, M. Pieri a dit très justement que l'étymon «dovrebbe essere TÖRI, ma difficile a stabilire in quale accezione»³ : le mot, selon toute vraisemblance, a une fois de plus une autre origine que *turó*.

Qu'en est-il des noms de montagne *Monte Torrone* (2,102 m.), à l'ouest de Montegallo, *Monte Torralo* (1,460 m.), au sud-est de Cascia, *Monte Torrone* (1,346 m.), à l'est de Visso, *La Torretta* (1,097 m.), au nord de Sassa, que l'on rencontre çà et là dans les Apennins centraux? Un examen approfondi des caractéristiques géologiques et morphologiques de chacun de ces sommets serait nécessaire pour voir si l'on peut en toute sûreté rejeter tout rapport

1. T. ZANARDELLI, dans ses *Appunti lessicali e toponomastici*, 6^a puntata, *I nomi di animali nella toponomastica emiliana*, pp. 50-51 (Bologna, 1907), fait remonter à TAURUS une série de noms de lieu émiens : mais la plupart doivent contenir un TAURUS ou un TAURELLUS, noms de personne. Quant au *Caput-Tauri* qu'il cite, mentionné en 969 et en 975, et qui serait un «nome di monte sui confini tra il Modenese ed il Bolognese», il a dû être donné à cette montagne à cause de sa forme.

2. C. BATTISTI, «Per lo studio dell'elemento etrusco nella toponomastica italiana», *Studi Etruschi*, vol. 1, p. 328. Firenze, 1927.

3. S. PIERI, *Toponomastica della Valle dell'Arno*, Appendice al vol. XXVII (1918) dei Rendiconti della Classe di scienze morali, storiche e filologiche, Reale Accademia dei Lincei, p. 301. Roma, 1919.

— ce qui est improbable — avec TURRIS, et si par conséquent il faudrait adjoindre ces noms à ceux que nous étudions. Mais le fait est que, dans cette Italie centrale non plus, les dialectes ne connaissent aucun nom apparenté à *turó* : et il est fort vraisemblable que les *Torrone* en tout cas, comme ceux de l'Italie du nord, remontent à TURRIS tout simplement.

Si l'on consulte les cartes et les dictionnaires topographiques, on constate, par contre, à partir de Naples et un peu plus au sud particulièrement, une floraison extraordinaire de noms apparentés à *turó*. D'après Amati, par exemple, il n'y a pas moins de neuf endroits s'appelant simplement *Tuoro*, dans les communes de Caserte, de Rocabascerana, de Saviano, de Sessa Aurunca, de Teano, de Tora, de Funaro, de Marzano Appio et de Roccamonfina.¹ Sur territoire de Tora existe de plus une localité du nom de *Tuororusso*. En Molise, à Presenzano, il y a un *Tuoro Sant'Angelo* et un *Tuoro Scigliato* à Sant'Agata dei Goti. Dans l'île de Capri, deux petites montagnes portent les noms de *Tuoro piccolo* et de *Tuoro dell'Aruta*; et il y a de plus un écart appelé *Tuoro* au nord-ouest de Caprile. D'après Amati encore,² il existe quatre *Torello* dans le Principat citérieur, soit dans les communes de Montecorvino Pugliano, de Ravello, de Castel San Giorgio et de Mercato San Severino, et un *Toro* enfin, «grosso villagio situato sopra una collina che dolcemente degrada da settentrione a mezzodì».³ Il serait facile d'allonger encore cette liste, en dépouillant en particulier les cartes de l'État-Major italien. Mais les exemples qui précèdent sont suffisants pour qu'on en puisse conclure qu'un mot, homonyme — ou presque — du *turó* catalan a laissé des traces très profondes dans la toponymie de la région napolitaine, aux alentours de Bénévent, d'Avellino et de Salerne spécialement.

Ce mot n'est-il qu'un homonyme de *turó*, ou bien ne lui est-il pas apparenté de façon plus étroite? Je dois à la complaisance de M. Jud de m'avoir communiqué, avec beaucoup d'autres matériaux, le fait que, dans l'*Atlas linguistique et ethnographique de l'Italie et de la Suisse méridionale*, le point 722, sur les flancs du Vésuve, donne *o twóro* avec le sens de «monticello». En faudrait-il

1. AMATI, *Dizionario corografico dell'Italia*, t. VIII, p. 714.

2. AMATI, *op. cit.*, t. VIII, pp. 320-321.

3. AMATI, *op. cit.*, t. VIII, p. 391.

conclure que ce mot serait vivant aujourd'hui encore? Ce n'est pas impossible, bien qu'il ne figure, à ma connaissance du moins, dans aucun glossaire dialectal napolitain, et que je n'en aie quant à moi jamais constaté l'existence, dans la langue de tous les jours parlée dans cette région au sud du Vésuve, qui m'est pourtant très familière.

Mais, malgré tout, l'existence et la conservation jusqu'à nous de cette expression est d'autant plus explicable que le mot a existé, avec des dérivés, au moyen âge très certainement, avec ce sens de «monticule» ou mieux de «montagne arrondie au sommet», si j'en juge d'après les accidents topographiques désignés ainsi, et qu'il est possible d'identifier.

Voici tout d'abord une série d'exemples où *torus*, *taurus* est employé comme nom commun. Ces exemples sont tous tirés du *Codex diplomaticus Cavensis*:

871. terra mea ... in locum ubi dicitur iovis : abentes fines... de aliam partem fine *tauri*, et de aliam partem fine *bias*, et de super fine *ipsius tauri*, comodo termiti facti sunt (*Codex...*, t. I, p. 92).

952. quod commune habemus in montibus de locum Cetaria et in Falerzu et in Carvonara, per hec finis:... per ipso ballone saliente in ipso *toru* de Inbrici (*Codex...*, t. I, p. 236).

976. ab uno latere fini causa de ipsa ecclesia, et ab alio latere a parte de Salerno fini medium ipsum *torum* (*Codex...*, t. II, p. 101).

980. Hi fines terrarum : a parte occidentis ... usque in serra maiore de monte qui vocatur Falerzu : a pars orientis sicut discernit *toru*, in que ipsa plescara sunt, qui est a supra ipsa ecclesia sancti Archangeli, et ab ipso *toru* rectum descendente... (*Codex...*, t. II, p. 155).¹

987. de super parte, quomodo *toru* de Gattuli discernit, fine terra sancti Salvatori (*Codex...*, t. II, p. 243).

990. in Veteri, ubi proprio loco Scrofole vocatur ... susu per pedem de ipso *toro*, hoc est in ipso plano ubi ipsa vinea facta est (*Codex...*, t. II, p. 283).

1. Le même second volume du *Codex diplomaticus Cavensis* contient, à la p. 185, un texte de 983 qui doit se rapporter à cette même région, à en juger d'après les noms de lieu : «A parte orientis sicut discernit inclitum *torum* in quo ipsa plescara sunt, qui est a super ipsa ecclesia sancti Archangeli, et ab ipso *toru* rectum descendente usque mare, iterum ab ipso *toru* ascende per ipsum montem et rectum saliente a partibus septentrionalis fine ipsa serra de ipsum monte de Falerzo.» Cf. également le t. II, p. 337 (texte de l'an 992).

991. cum silvis de monte de Carvonara et montis de locum Cetara ... per ipso ballone saliente in *toru* de Imbrici et rectum exiente in flubio de Carvonara (*Codex...*, t. II, p. 322).

995. descendit per fine de medio ipso *toru* de Falerzu ... et inde pergit per media valle et coniungit in *toru* de Mandrelle et descendit per media terra de Planellu...; ... descendente per media serra qui dicitur de Planellu et saliente et coniungit in *toru* de Calcarra (*Codex...*, t. III, p. 27).

Le mot se retrouve, dans ces mêmes documents publiés dans le *Codex Cavensis*, pour désigner certaines montagnes en particulier: il y est par exemple question à plusieurs reprises du *Toru rotundu* qui serait situé, d'après l'index, entre Cava et Nocera. On le trouve mentionné entre autres en 928¹ et en 1016.² Il est question encore, en 949, d'un «locum qui dicitur *Torum*³» et qui serait situé à Mitiliano, près de Cava. Et près de Ravello également, il paraît y avoir eu un endroit de ce nom : un acte de 1018 a en tout cas les mentions «in Rabelli at *Torum* a parte de ipsa ecclesia nostra sancti Iohannis», et «in Rabelli ... in predicto loco *Torum*».⁴ Un acte, en plus, daté d'Amalfi en 1123, donne le nom de «Palumbo filio quondam Palumbo da *Toru*»,⁵ tandis qu'un autre, passé à Atrani en 1142, cite un personnage nommé «Petri da *Toru*».⁶

Toru se retrouve aussi dans l'expression *torum aqua versantem* qui a le sens probable de «faite de montagne séparant deux bassins hydrographiques» ou, suivant Filangieri di Candida,⁷ de «ripido displuvio». En voici quelques exemples:

387. ipsa petia de vinea vitata, qui est inter vinea de me... et vinea de ipsi veterense, cum ipsi inserti et castanee et terra vacua av ipsum *torum aqua versantem* usque in flumen (*Codex...*, t. II, p. 247).

988. divisimus eos caput fixum de susum in iusum a finem de ipsum *torum aqua versantem* usque in flumen (*Codex...*, t. II, p. 252).

1. *Codex diplomaticus Cavensis*, t. I, p. 191.

2. *Op. cit.*, t. IV, p. 279.

3. *Op. cit.*, t. I, p. 229.

4. R. Archivio di Stato di Napoli; Riccardo FILANGIERI DI CANDIDA, *Codice diplomatico amalfitano*, p. 50. Napoli, 1917.

5. FILANGIERI, *op. cit.*, p. 207.

6. FILANGIERI, *op. cit.*, p. 252.

7. FILANGIERI, *op. cit.*, p. LIII.

1137. [castanieto] a supra ... ponitur fini *torum aqua versante* (R. Filangieri di Candida, *Codice diplomatico amalfitano*. Napoli, 1917, p. 241).

1165. de ipsa petia de castanietis positum in Cisternule per hec fines, a supra fini *torum aqua versante*, de suptus finis ipsa benterale (Filangieri, *op. cit.*, p. 313).

1181. partem nostram quam ibidem habuimus a supra namque ponitur finis *torum aqua versante* (Filangieri, *op. cit.*, p. 392).

1189. in Campo in loco qui dicitur at Flebola ... castanieto... que continet as fines. a supra ponitur finis *torum aqua versante* (Filangieri, *op. cit.*, p. 434).

Cette expression, d'ailleurs, ne se retrouve pas, à ma connaissance du moins, autre part que dans des textes des environs de Salerne. Elle paraît s'être figée assez tôt en formule diplomatique : c'est en tout cas dans cette seule expression — et dans les noms de lieu — qu'on retrouve le mot *toru* postérieurement à l'an mille, dans des textes datés d'Amalfi, de Gragnano ou de Ravello.

Dans cette région enfin, nous trouvons le diminutif *turellu* employé comme nom commun, semble-t-il, dans un acte de 992: «In locum Lauritu ... da pars septentrionis fine ipso ribus, et a capite de ipso ribus rectum descendente et coniungente in unum *turellu* et ab inde saliente in plescora»,¹ et son féminin *Turella*, dont je ne connais qu'un exemple, figé dans un nom de lieu : «de ipsum monte sancti Pantaleoni ubi dicitur *turella*»,² que l'éditeur du *Codex Cavensis* identifie avec l'actuel *Torello*, village des environs de Ravello, que j'ai déjà mentionné plus haut. Il semble qu'il ait existé aussi un lieu dit *la Turina*, dans les environs de Praiano: un document de 1138 parle en tout cas de «in Pelagiano ... loco nominato at ipsa *Turina*»,³ un autre, de 1178, nomme «Iohanne filio quondam Ursi da la *Turina* de civitate Scala»,⁴ et un autre — mais s'agit-il du même endroit, et *turina* n'y serait-il pas employé comme nom commun? — de 1166, daté de Lettere, mentionne «ipsa petia ... de castanietum ... qui est posita ubi vocamus

1. *Codex diplomaticus Cavensis*, t. II, p. 323.

2. *Op. cit.*, t. II, p. 15.

3. FILANGIERI, *op. cit.*, p. 244.

4. FILANGIERI, *op. cit.*, p. 376. Cf. un acte de 1180, p. 387, où il est question du même «Iohannes filius quondam Ursi de la *Turina*».

ad Maurule pertinentia predicto nostro castello, qui est per has fines, a supra namque ponitur fini media ipsa turina».¹

Si ces textes sont seuls à nous montrer le mot *tauru*, *toru* faisant encore partie de la langue usuelle, dans cette partie de l'Italie, et si la toponymie nous fait voir que, dans cette région précisément, ce même mot, et ses dérivés, sont particulièrement nombreux, il semblerait, à en juger par différents recueils de documents relatifs au Mont Cassin, à l'abbaye de S. Matteo di Castello ou même à celle de Farfa — ce qui laisserait supposer, chose d'ailleurs vraisemblable, que le mot a été connu plus au nord de la région napolitaine — que différents toponymes de ces contrées s'ajoutent à la zone *taurus* plus méridionale, et la prolongent aussi légèrement vers le nord. Un texte de 1242 mentionne, pour la région du Mont Cassin semble-t-il, des «vineas in *Tora*, salva decima eidem ecclesie»;² un autre, non daté, mais attribuable au XIII^e siècle, une «terra in *Toro*»;³ un autre encore, de 1266, «aliam terram ... cum arboribus positam loco ubi dicitur *Toru*».⁴ Un acte relatif au couvent de S. Matteo di Castello, situé à quelques kilomètres du Mont Cassin, donne, comme adjonction d'une main du XIII^e siècle, à un texte de 1152 : «quandam terram quam habui in collibus *Tore*».⁵ Et un document enfin de Farfa, daté de 1100, mentionne des lieux situés dans le comté de Narni, entre autres «in pede montis Acutiani, et in ecclesia sancti Iohannis quo nominatur *Torellus*».⁶

Telles sont les données que j'ai pu réunir en ce qui concerne la parenté de *turó*. En résumé, nous la trouvons, cette parenté, dans le nord de la péninsule ibérique peut-être; dans toute la Gaule romane, sauf dans les Vosges, la Lorraine et la Wallonie; dans le Tessin peut-être; dans l'ouest du Piémont; puis — il y a, nous l'avons vu, une profonde solution de continuité entre ces deux domaines — dans la région napolitaine, de Cassino à peu près à

1. FILANGIERI, *op. cit.*, p. 318.

2. *Regesto di Tommaso decano o Cartolario del Convento Cassinese* (1178-1280), p. 82. Montecassino, 1915.

3. *Regesto di Tommaso...*, p. 309.

4. *Regesto di Tommaso...*, p. 165.

5. *Regesto dell'antica badia di S. Matteo di Castello o Servorum Dei*, p. 89, note 1. Badia di Montecassino, 1914.

6. *Il regesto di Farfa*, pubblicato da I. Giorgi e U. Balzani, vol. v, p. 180. Roma, 1892.

Salerne. Mais l'aire ainsi délimitée ne nous fournit pas des renseignements qui soient de même qualité et de même provenance: tous sans doute nous permettent de reconstituer l'aire ancienne-ment occupée par la famille de *turó* dans la Romania. Mais tandis que dans la péninsule ibérique et dans une grande partie de la Gaule le mot ou ses dérivés font encore partie intégrante du lexique courant, quoiqu'on les y retrouve aussi dans les noms de lieu, en Suisse romande et en Savoie, de même qu'en Piémont et à Naples, ce n'est que la toponymie qui nous prouve qu'ils y ont vécu; sauf que, nous l'avons vu tout à l'heure, les documents anciens font voir qu'aux alentours de Salerne en tout cas, le mot a fait partie du lexique ordinaire jusqu'aux environs de l'an mille à peu près, si même il n'a pas subsisté jusqu'à aujourd'hui, ainsi que le laisse croire le *twóro* du pied du Vésuve, soit d'Ottiano.

Avant d'aborder l'étymologie de *turó* et de sa famille, il convient d'étudier le problème sémantique. En Catalogne, le mot, d'après Labernia, a la valeur de «cima o coll de montanya»; dans le reste de la péninsule ibérique où peut-être il s'est conservé, il a celle de «tas de terre ou de pierres». En Provence, Mistral donne à *turoùn* le sens de «monticule aplati au sommet, mamelon arrondi, butte», à *turro* celui de «motte de terre» en Languedoc et en Gas-cogne, de «grand tas» en Guyenne; et les autres mots apparentés ont le sens de «motte de terre, plus ou moins grande», sauf *tourado* qui signifie «remblai, langue de terre séparant deux étangs ou deux marais». En Béarn et en Lavedan, *turou*, *turoùn* veut dire «tertre, monticule»; à Barcelonette, par contre, un *toural* est une «partie transversale de terrain inculte et en pente séparant deux champs, en montagne»; dans la Haute-Ubaye, *touâr* est un «bord gazonné d'un champ» et une «billote de bois». Partout ailleurs en France, le sens de «tertre, monticule, butte» est le plus fréquent; on ne retrouve le sens de «tas de pierres» qu'à Clairvaux avec *turot*, de «tas de pierres ou de terre» en Poitou avec *turau* (Beauchet-Filleau), celui de «tas de terre» en Poitou encore avec *tureau* (Levrier) — qui a d'ailleurs aussi le sens de «petite élévation du sol» —, dans l'Yonne avec *teurlée*, *turlée*, celui de «motte de terre» avec le provençal moderne *turras*, *turrassèl*, *turril*, *turrot*, *turro* et *torè* à la Grand'Combe.

En d'autres termes, le sens le plus fréquent donné à *turó* et à ses cousins galloromans est celui de «monticule, éminence, tertre».

Il y a des chances, à priori, pour que ce soit là le sens le plus ancien, les autres sens n'étant que des dérivés de celui-là.

Cette façon de voir peut être appuyée de différents arguments. Notons tout d'abord que la plupart du temps, nous ne sommes pas en présence d'un substantif simple, mais d'un dérivé, quelquefois un diminutif. Le mot simple, on ne le rencontre que très rarement: *tvar* au point 857 de la Drôme, d'après l'*Atlas linguistique*, *touar* en Haute-Ubaye et, bien loin de là, *tworo* près de Naples, d'après l'*AIS*. Il faut ajouter à ces trois formes le féminin *turro* du provençal moderne, et le *ture* de Montbéliard, figé d'ailleurs comme terme toponymique. Sans doute n'est-il pas sûr que ces mots simples aient gardé plus fidèlement que les dérivés le sens primitif du mot: ils ont pu évoluer sémantiquement eux aussi. Mais il n'en est pas moins vrai que deux d'entre eux, le *tvar* de la Drôme et le *tworo* napolitain, ont la valeur de «monticule», alors que les deux autres — j'exclus le *ture* de Montbéliard, puisque c'est un nom de lieu — ont deux sens très éloignés l'un de l'autre, soit celui de «bord gazonné d'un champ» pour la Haute-Ubaye, et celui de «motte de terre» en Languedoc et en Gascogne, et de «grand tas» en Guyenne. Il n'est pas impossible, du reste, que ce *turro* ait lui aussi une valeur diminutive, rendue précisément par le fait que le mot est féminin.

Les noms de lieu, eux aussi, témoignent pour le sens de «éminence, monticule, tertre». Ces noms de lieu, nous les avons rencontrés partout où en France existe le nom commun, plus en Savoie et en Suisse romande, dans le Piémont et dans la région de Naples. Tous — ceux au moins sur lesquels j'ai trouvé des détails topographiques, et ceux que je connais pour les avoir vus — se rapportent à des localités situées sur une éminence ou sur le flanc d'une colline, ou sont eux-mêmes des éminences, des collines. J'ajouterais même qu'il s'agit, pour autant que je l'ai pu observer, de collines, d'éminences dont le sommet est arrondi : tel est le cas des *Torry* fribourgeois, tel aussi celui des *toru*, *tauru* de la péninsule sorrentine. Il n'y a donc, en principe, aucune difficulté à attribuer au mot dont *turo* est dérivé le sens de «monticule aplati au sommet» que l'on retrouve, on s'en souvient, dans la définition donnée par Mistral de *turoun* et dans celle — inspirée d'ailleurs par Mistral peut-être — du *turoun* du Lavedan par Cordier.

Je donnerais volontiers au mot simple dont la forme sera pré-

cisée plus loin la valeur de «motte» en vieux-français, valeur qui expliquerait aisément, si je ne fais erreur, le développement sémantique du mot, et son aboutissement en particulier à «tas de terre ou de pierres». Ses dérivés en *-ONE* (que l'on rencontre en catalan, en provençal et en vieux français), en *-IT TU* (dans le Haut-Maine et en Artois) et en *-otte* (en Bourbonnais), en *-EL LU* (en Suisse romande, à la Grand'Combe et à Boulogne), ceux en *-ALE*, orthographiés souvent *-eau* et *-ot* dans les lexiques locaux, paraissent être assez anciens, mais n'ont pas tous, même ceux dont la finale le laisserait penser, une valeur diminutive. Une partie d'entre eux, en effet, a gardé la valeur du mot simple; une autre partie en contreire, exagérant le sens ancien de *motte*, a pris, souvent à côté du sens de «montagne» ou de «monticule», celui de «tas, monceau», puis de «talus, ados», idée que l'on retrouve, mais qui y est venue par ricochet sans doute, dans le simple *touàr* de la Haute-Ubaye, et dans le féminin *turro* en provençal. L'évolution sémantique est même allée plus loin encore dans le Vendômois, puisque le mot y a pris la valeur de «tas de gerbes».

Dans *turó* la finale, on le sait, a une fonction diminutive;¹ dans l'asturien *turrón* et le galicien *torrón*, *-ONE* est au contraire un augmentatif. Et cependant, nous l'avons vu, ces deux mots n'ont que le sens de «motte de terre dure» et de «tas de terre, de sucre ou d'autre matière», et représentent par conséquent quelque chose de beaucoup plus petit que le *turó* catalan. Peut-être faut-il voir, sur les mots asturien et galicien, l'influence du presque homonyme *terrón*, auquel M. Meyer-Lübke ramène du reste l'asturien *turrón*, ainsi que le portugais *turão*.²

Il convient maintenant de préciser la forme qu'a dû revêtir l'étymon. La graphie la plus ancienne que nous en possédions, donnée par un texte de 871 du *Codex Cavensis*, est, nous l'avons vu, *tauri* (gén.), remplacé quelque cinquante ans plus tard, soit dès 928, par *toru*. Par ailleurs, si c'est bien par cet étymon qu'il faut expliquer ce nom de lieu, *Turin* près de Sion est appelé *Taurino* au xi^e siècle. Nous sommes poussés ainsi à supposer une

1. Cf. W. MEYER-LÜBKE, *Das Katalanische*, Sammlung romanischer Elementar- und Handbücher, V. Reihe, n° 7, p. 93. Heidelberg, 1925.

2. W. MEYER-LÜBKE, *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, n° 8668, p. 655. Heidelberg, 1911.

base *TAUR-, qui explique en effet fort bien les toponymes napolitains *Toro*, *Tuoro*, puisque, dans cette région précisément, la diptongue AU accentuée, devenue *ø*, peut aboutir à *uo*,¹ bien que d'habitude elle reste à l'étape *ø*. Il n'y a aucune difficulté non plus à ramener à un radical *TAUR- les noms de lieu *Turra*, *Tourra*, *Tour Real* — étymologie populaire peut-être pour un *Tourral plus ancien — du Piémont ou de la région vaudoise du Piémont, et aucune difficulté non plus, en principe, à voir la même racine dans les *Torry* fribourgeois, puisque dans les patois de cette contrée AUCELLU > *qzi* ou *qji*, et AURICLA > *qrøy*.² Mais la question se complique pour le reste du domaine français, pour le domaine provençal et le domaine catalan : sauf le vfr. *toron* et le prov. *toural*, en effet, toutes les autres formes soit, pour n'en citer que quelques-unes, les *turreau*, *teureau*, *tret* des dialectes français, *turoun*, *turras* du provençal, *turó* du catalan, ne peuvent remonter à une base *TAUR-, et postulent au contraire, à première vue, un TÜR- (ou TÜRR-).

Mais ce n'est là heureusement qu'une apparence. Si nous supposons ce radical *TAUR-, en effet, il nous faut admettre qu'il est très ancien, puisque rien d'approchant n'existe, en latin, pour représenter la notion «montagne» ou une notion voisine. Serait-il celtique? C'est possible — nous en reparlerons bientôt —; serait-il préceltique? Ce serait possible encore. En tout cas, ce radical est prélatin. Or, l'on sait que le celtique précisément a des formes divergentes *Alauna*, *Alona* en Gaule, *Alounae* en Autriche, *Drausus* et *Drusus* chez Suétone, *Teutates* chez Lucain, *Toutatis* en Styrie et en Angleterre, *Boudicca* chez Tacite, *Bodicca* en Angleterre,³ *Clutamus* et *Clütimo* à côté de *Cloutius* (le *CIL*, III, 2016, donne entre autres *Clotius Clutami filius*) et de *Cloutaius*,⁴ *leucos*, *loucos* à côté de *lúcos*.⁵ Et l'on sait d'autre part que les trois diptongues *au*, *eu*, *ou*, réduites en irlandais à *o*, sont devenues en brittonique — parler plus rapproché du gaulois que l'irlandais — *ü*, après avoir passé à l'étape *u*.⁶ Rien d'étonnant, dès lors, qu'un *TAUR-

1. P. E. GUARNERIO, *Fonologia romanza*, p. 284. Milano, 1918.

2. Cf., par exemple, L. GAUCHAT, «Le patois de Dom pierre», *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. XIV, § 91 (1891), et thèse de Zurich, 1891.

3. G. DOTTIN, *La langue gauloise*, p. 60. Paris, 1920.

4. A. HOLDER, *Altceltischer Sprachschatz*, t. I, col. 1047 et 1050.

5. A. HOLDER, *op. cit.*, t. I, col. 1483.

6. H. PEDERSEN, *Vergleichende Grammatik der keltischen Sprachen*, t. I, p. 54. Göttingen, 1909.

primitif, qui a dû faire partie du vocabulaire gaulois, ait pu passer en Gaule à *TUR-*, de même par exemple qu'un *OUXELLOS (air. *ūasal*, mir. *ūassal*, *ūasal*, pict. *ochel*, corn. *uchel*, mbret. *huel* pour *uhel*)¹ a donné UXELLOS² dans *Uxellodunum*, *Uxellimus*, *Uxellus*, qu'un gaul. BROCU ou BROUCU a fait place à un gallo-latine BRŪCU,³ qu'un *TROUGANT- est devenu *TRŪGANT- en gaulois, d'où le fr. *truand*,⁴ que les formes galloromanes pour «éclair» remontent, les unes à un dérivé de LOUC- ou de LEUC-, les autres à un dérivé de LŪC-.⁵

L'ensemble du domaine galloroman, ainsi, postule un *TAUR- qui, nous l'avons vu, explique également les formes, noms de lieu ou autres, piémontaises ou napolitaines. Le *turó* catalan lui aussi, qui s'est perpétué sur territoire autrefois soumis à l'influence gauloise, et qui ne peut être séparé du provençal *turoun*, *turou*, demande la même base *TAUR-, qui explique encore le galicien *torron*, *torroeira* et le trasmont. *torrinheira*. Quant au *turron* asturien, peut-être provient-il également d'un type influencé par le gaulois; peut-être faut-il le considérer, comme l'a fait, nous l'avons vu, M. Meyer-Lübke, comme étant un dérivé de TERRA.

En un mot, le radical *TAUR- rend compte de la forme de tous les mots qui ont été énumérés plus haut et qui sont liés, on l'a vu, par une incontestable parenté sémantique. Il est vrai que Balari, à propos de *turó*, dit que ce mot doit provenir du latin TORUS, et que «es preciso examinar si una de las significaciones del nombre *torus* puede servir de base para el sentido trasladado o metafórico». Jaccard, par ailleurs, a eu la même idée, pour expliquer les *Teurre*, *Theureux*, *Theurillatte*, *Theurillon*, *Theux*, *Toré* et *Tauré* du Jura bernois, de Neuchâtel et de Conthey,⁷ ainsi que M. Marteaux, quand il a signalé l'existence du *Thoron* savoyard.⁸

1. A. HOLDER, *op. cit.*, t. III, col. 61.

2. Cf. J.-U. HUBSCHMIED, «Drei Ortsnamen gallischen Ursprungs : Ogo, Château d'Oex, Uechtland», *Zeitschrift für deutsche Mundarten*, t. XIX, p. 172 (1924) (Festschrift Bachmann).

3. J. JUD, «Mots d'origine gauloise?», *Romania*, t. LII, p. 339 (1926). Cf. également M. MEYER-LÜBKE, *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, p. 97, qui sous le n° 1333 donne les deux formes *BRŪCUS et *BRAUCUS.

4. J.-U. HUBSCHMIED, *art. cit.*, p. 184, note 1.

5. K. GÖHRI, «Die Ausdrücke für Blitz und Donner im Galloromanischen», *Revue de dialectologie romane*, t. IV, p. 17 (1912), et thèse de Zurich, 1912.

6. BALARI, *op. cit.*, p. 61.

7. JACCARD, *op. cit.*, p. 459.

8. *Revue savoisienne*, 55^e année, p. 185 (1914).

Il est vrai encore que M. Meyer-Lübke ramène à ce TÖRUS «Wulst» le lomb. *tör*, le gén. *tö* «tronçon d'arbre», le monferr. *tora* «la plus grosse branche d'un arbre», l'esp. *tuero* «bûche de bois», le port. *toro* «tronc sans branches, bloc, tronc», ainsi que les dérivés prov. *torada* «colline» — que j'ai signalé plus haut —, prov. mod. *tura* «scie», port. *toral* «épaulette de chemise de femme, partie plus épaisse d'une lance».¹ Mais cela ne saurait être une raison pour rattacher à ce substantif tous les mots qui font l'objet de la présente étude.² Le mot latin TÖRUS, en effet, est tout d'abord d'origine inconnue,³ et son évolution sémantique n'est de loin pas claire. Quicherat et Daveluy, par exemple, donnent au mot un premier sens de «petite corde, brin d'une corde», puis ceux de «lien (pour attacher la vigne)», «muscle», «protubérance des veines», «grosseur, épaisseur (d'une branche, d'un cep de vigne), tige, branche, rameau», «partie saillante d'une couronne», «partie élevée d'un terrain», «tore ou bâton, sorte de moulure à la base de la colonne», «couche, lit»; Benoist et Goelzer au contraire partent du sens de «touron des cordes» pour continuer avec ceux de «partie saillante d'une couronne (au figuré)», de «muscle (faisant saillie)», de «tore ou bâton...», de «lit d'herbe, couche de feuillage», de «couche (en parlant d'un sopha)», de «renflement d'un terrain, talus» et de «berges» enfin, dans l'expression, usitée par Virgile, de «torus riparum». Quant à Walde lui-même, il donne au mot le sens premier de «Teilstrick, aus deren mehreren das Tau zusammengedreht wird», puis ceux de «Wulst», «Muskel», «gepolsterter Lager». S'il est relativement aisé — vraiment? — d'expliquer par ce mot les différentes formes romanes énumérées par M. Meyer-Lübke sous TÖRUS, est-il prudent de faire dériver *turō* et sa parenté de ce même mot? Notons simplement que TORUS au sens de «partie élevée d'un terrain» n'a été employé qu'une fois par Virgile et une fois par Stace, et qu'il s'agit là très certainement d'emplois figurés. Notons surtout que la

1. W. MEYER-LÜBKE, *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, n° 8811, p. 668.

2. Je serais disposé à ramener à TORUS, cependant, le *turro* (ou *turlo*?) au sens de «souche d'arbrisseaux» donné par MISTRAL, *op. cit.*, t. II, p. 1066, ainsi que le *touàr* «billote de bois» de la Haute-Ubaye, qui aurait eu ainsi deux mots *touàr* d'origine différente : l'un, «billote de bois», venant de TORUS, et l'autre, «bord gazonné d'un champ», répondant à *TAURUS.

3. A. WALDE, *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*, 2^e éd., p. 786. Heidelberg, 1910.

phonétique s'oppose résolument à voir un *tōrus* dans tous les *turel*, *turau* et autres du domaine galloroman.

M. Meyer-Lübke avait parfaitement compris ces difficultés, et c'est pourquoi il a rangé sous un étymon *TŪRRA «tas de terre», le prov. mod. *türro* et les dérivés morv. *teryö*, *türyö*, bas-manceau *türé*, norm. *teryö*, prov. mod. *türlo*, *türril*, etc., catal. *turó* qu'il cite.¹ L'hypothèse était ingénieuse, et l'étymon imaginé rend compte à merveille, cela va sans dire, de toutes les formes mentionnées. Mais non pas des *Torry* de la Suisse française, ni du *tōrē* de la Grand'Combe, ni des *toron*, *tolon* du vieux français, ni des *tauri*, *toru*, *Tuoro* des environs de Naples. Par ailleurs, M. Meyer-Lübke, sans se prononcer de façon absolue sur l'origine de ce *TURRA, ajoute toutefois que c'est vraisemblablement un mot d'origine gauloise, et en rapproche le cymr. *twrr* «tas». Cette idée avait déjà été émise par Nizier du Puitspelu qui avait rapproché du *tureau* lyonnais une série de mots gaéliques, irlandais, corniques et armoricains.² Murray, il est vrai, cite un *Tor* qui, dit-il, «occurs as an element in topographical names in early West Saxon charters», et qui serait «a local term for a topographical feature from OE. onward». «Generally — continue-t-il — held to be Celtic; but, though frequent in place-names in Cornwall, Devon, etc., not recorded as a «common noun» in Cornish or Breton». Il le compare néanmoins au gallois *twr*, OW. *twrr* «heap, hill», au gaélique *tòrr* «hill of an abrupt or conical form, lofty hill, eminence, mound, grave, heap of ruins», dont le sens premier aurait été «amas, tas», et cite encore quelques autres substantifs et verbes du vieux breton, de l'irlandais, qui lui seraient apparentés.³ Tous ces sens, certes, sont fort voisins de ceux de *TAUR- et de ses dérivés. Mais il faudrait savoir d'abord jusqu'à quel point ces mots, comme le moyen irlandais *tuir* «tour, pilier», le cymrique *twr* «tour, château», ne sont pas des emprunts au latin TURRIS,⁴ ou à l'anglo-normand ou à l'anglais. Par ailleurs,

1. W. MEYER-LÜBKE, *op. cit.*, n° 9007, p. 685.

2. PUITSPELU, «Lyonnais 'Tureau', provençal 'Tor'», *Revue des langues romanes*, t. XXXII, p. 614 (1888). Cf. le compte-rendu de ce travail par P. MEYER, dans la *Romania*, t. XVIII, p. 517 (1889) : ce dernier trouve, en partie à tort, l'étymologie de PUITSPELU sans «aucune vraisemblance».

3. MURRAY, *A new english Dictionary*, vol. X, part. I, p. 158.

4. Cf. VENDRYES, *De hibernicis vocabulis quae a latina lingue originem duxerunt*, thèse de l'Université de Paris, p. 100. Paris, 1902. Cf. aussi p. 38.

il est impossible d'admettre que les mots napolitains *Tuoro, toru*, sont d'origine celtique. Il n'y a dès lors que deux solutions possibles : ou que le mot, sur territoire jadis celtique, ait été pris à cette langue, et qu'au sud de l'Italie une langue antérieure au latin ait eu un mot apparenté, et par la forme, et par le sens, mot qui se serait continué, à travers le latin local, jusque dans la toponymie actuelle et jusque dans le vocabulaire des chartes du x^e siècle, au moins; ou bien qu'une ou plusieurs langues apparentées, antérieurement au latin et au celtique, aient eu ce terme, qui aurait été emprunté à cette ou ces langues antérieures par le latin, pour Naples, et le celtique, pour les autres pays où le mot s'est perpétué, et qu'ainsi *TAURUS ait survécu jusqu'à nous.

Ces deux hypothèses, d'ailleurs; ces deux hypothèses, les seules possibles — à moins qu'on admette qu'il ne s'agisse que d'une homonymie fortuite, ce qui est invraisemblable —, sont fort voisines l'une de l'autre. Il est évident que si l'on retrouve le mot à Salerne et dans les environs dans des textes de l'an mille, il faut admettre que le mot a fait partie du vocabulaire latin local, à moins qu'il n'y ait été importé dans l'intervalle, ce qui, dans le cas particulier, est improbable. Et il faut admettre per ailleurs — le passage, sur territoire catalan et galloroman, de *TAURU à TŪRU en est une preuve convaincante — que le mot, là, s'il n'est pas purement celtique, a en tout cas fait partie du lexique celtique, soit qu'il y ait été introduit par les Celtes, soit plutôt qu'il ait été incorporé par ces derniers à leur vocabulaire, et emprunté par eux à une ou plusieurs langues parlées, antérieurement à leur arrivée, dans l'Europe occidentale.

En un mot, il est vraisemblable que ce *TAURUS est très ancien, et qu'il faut y voir un reste du vocabulaire d'une langue, ou de plusieurs langues apparentées, qui fleurissaient sur les côtes occidentales de l'Italie, dans le bassin supérieur du Pô, dans ce qui fera plus tard la Gaule, et dans le nord de la péninsule ibérique, de la Méditerranée à l'Atlantique, semble-t-il. Impossible, dès lors, d'éviter de rapprocher notre *TAUR- de *Taurus* (Sicile), auquel, d'ailleurs, M. Ribezzo¹ a très justement comparé « i nomi di gioghi montuosi *Toro, Tuoro* in tutta l'Italia meridionale (Aurunci,

1. F. RIBEZZO, «Carattere mediterraneo della più antica toponomastica italiana» (continuazione), *Rivista indo-greco-italica*, 4^e année, p. 228 (1920).

Capri, ecc.)»,¹ et, comme l'a fait M. Ribezzo encore, des *Taurus* de l'Asie mineure. Dans cette région, en effet, Ταῦρος est assez fréquent : il existe, outre deux Ταῦρος noms de fleuves de l'Argolide et de la Pamphylie, qui ne rentrent sans doute pas dans notre cadre, un Ταῦρος, latin *Taurus*, dont Pape rapproche l'araméen *tur*, *tura* «alpe», massif montagneux de l'Asie mineure.

A propos du nom d'*Epidauros*, et de la mention «ἡ Ἐπίδαυρος δ᾽ ἐναλείπτο Ἐπίταυρος», Fick ajoute que cette dernière forme aurait la signification «am Berge», et que ταῦρος est «eine kleinasiatische Bezeichnung von Gebirgen».² Mais la question de l'origine de ce mot a été reprise et poussée plus à fond dernièrement par M. Kretschmer, qui voit dans *Tauros*, à propos duquel il cite le nom de Ταυρομένιον, *Taurominium*, aujourd'hui *Taormina*, en Sicile, et d'autres noms encore, parmi lesquels la *Tauern* des Alpes noriques, aux alentours de Salzbourg, «sub Thuro monte» en 1143, *Duromonte* en 1198, un «Leitfossil eines Volkes, von dem sich noch nicht sicher entscheiden lässt, ob es unindogermanisch oder etwa protoindogermanisch war».³ Il le rapproche des mots désignant le «taureau», ajoutant que «die Bedeutungen 'Berg' und 'Stier' lassen sich dadurch vermitteln, dass der Stier als Symbol des Grossen und Starken galt», ce qui lui fait dire que «die unindogermanische Herkunft jener Wörter scheint ... daher nicht sicher».⁴ Si ce rapprochement entre Ταῦρος et ταῦρος — ou leurs représentants plus anciens — était exact, il faudrait en conclure qu'en tout cas les Gaulois ne le faisaient plus, puisque leur *taruos* «taureau» ne saurait expliquer les *turau* et autres mots apparentés. Ce serait là, peut-être, un argument de plus à faire valoir en faveur de l'hyp-

1. DU CANGE avait déjà rapproché *toronus* d'un chaldéen *Tor*. Le fait est que l'araméen a طور «montagne» (cf. W. GESENIUS, *Hebräisches und aramäisches Handwörterbuch über das Alte Testament*, 15^e éd., p. 900. Leipzig, 1910), et que l'arabe, à côté de جبل, a également طور «montagne». On sait que les Arabes et les Turcs donnent au Sinaï entre autres les noms de *Djebel-i Tár*, جبل طور, de *Tár-daghy*, طور طاغي, et de *Tár-i Sina*, طور سينا. Ce *tur*, qui ne paraît pas être commun à toutes les langues sémitiques, se retrouve, si je ne fais erreur, partout où a été parlée la langue araméenne.

2. A. FICK, *Vorgriechische Ortsnamen als Quelle für die Vorgeschichte Griechenlands*, p. 73. Göttingen, 1905.

3. P. KRETSCHMER, *Die protindogermanische Schicht*, Glotta, t. XIV, pp. 314-315 (1925).

4. P. KRETSCHMER, *art. cit.*, p. 315.

pothèse que les Gaulois ne firent qu'emprunter notre *TAURUS à des parlers plus anciens.

Le Ταῦρος d'Asie mineure, les Ἐπιδαυρος peut-être de l'Argolide et de la Laconie, le *Taurus* et le *Tauromenium* de Sicile, les *Toro*, *Tuoro* de l'Italie centrale, la *Tauern* des Alpes orientales, les noms apparentés du Piémont — et notons que cette région est précisément celle habitée par les *Taurini*, dont la capitale s'est appelée un peu plus tard *Colonia Iulia Augusta Taurinorum* —, l'aire massive de *TAURUS en France et dans le nord de l'Espagne sont des données qui permettent de reconstituer — dans quelle proportion, c'est ce qu'il est impossible de savoir — l'aire occupée un jour par ce mot. Mot méditerranéen; mais mot méditerranéen qui n'en paraît pas moins avoir atteint l'Atlantique, de la Galice au Pas-de-Calais. Mot méditerranéen en tout cas qui, à ce qu'il semble, a d'autant plus de vitalité qu'il est éloigné de la Méditerranée orientale : en Asie mineure, en Grèce, en Sicile, il n'est conservé que dans de très rares noms de lieu; à Naples, il disparaît de la langue courante vers le xi^e siècle, alors qu'en catalan, et dans les dialectes provençaux et français, il est encore couramment employé aujourd'hui. C'est dans le bassin oriental de la Méditerranée, en effet, que le mot paraît surtout avoir été attaqué, et attaqué en premier. Dans le bassin occidental, au contraire, il occupe ou a occupé une aire assez homogène, au nord du 40^e degré de latitude. On ne peut constater qu'une solution de continuité importante : celle située entre la zone napolitaine du mot, zone qui paraît s'être étendue jusqu'au sud de Rome, s'il faut ramener à notre racine le *Torellus* du *Regesto di Farfa*, et la zone piémontaise, qui serait mieux dénommée zone alpestre. N'est-ce qu'une pure coïncidence, si cette solution de continuité correspond, en gros, à la région de l'Italie occupée par les Étrusques — il est vrai que ceux-ci s'avancient moins du côté des Alpes — de façon prolongée? Faudrait-il peut-être expliquer par cette influence le fait que l'aire italique de *TAURUS aurait été coupée en deux? C'est là un problème qu'on ne peut que soulever, de même que celui de l'origine de طور en arabe, de *twarz* en gallois et dans les langues voisines.

PAUL AEBISCHER